

LIVRET D'ACCOMPAGNEMENT DE L'EXPOSITION

« DOUBLE JE »

de Miquel Dewever-Plana



AMÉRINDIENS DE GUYANE, VETEMENTS, PARURES ET IDENTITES

Livret réalisé par *David Crochet*

Et la relecture de : *Alix Cordesse, Renzo Duin, Juliette Guaveïa, Denis Lamaison, Thomas Mouzard, Eric Navet, Mathieu Janet, Cécile Ruez, Colette Riehl Olivier*



CULTURE ET ALTERITE

L'exposition « Double Je » de Miquel Dewever-Plana invite à se questionner sur la transformation des cultures, des identités et sur le rapport à l'altérité au travers de l'image de soi et de celle de sa communauté. L'habillement est marqueur de l'identité. Qu'est-ce qu'un habit « traditionnel », un habit « urbain », « contemporain » ? Y a-t-il, pour vous, une dualité, une contradiction ? Quelles sont leurs fonctions ou quelles étaient-elles ? La mode est centrale dans les cultures occidentales. Quel est son rôle ? Ce livret tentera de donner quelques pistes de réflexions sur le sujet.

LES PARURES, SIGNES D'APPARTENANCE SOCIALE ET D'IDENTITE CULTURELLE

Parure : Habillement d'une personne, comprenant les vêtements, les ornements, les bijoux.

Vêtement : Ensemble des pièces composant l'habillement à l'exclusion des chaussures, et servant à couvrir et à protéger le corps humain (site Ortolang, Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales)

Principalement utilitaire à l'origine, le vêtement protège des intempéries, facilite le mouvement, et protège la pudeur. Chez les amérindiens à l'arrivée des colons, un trait de peinture, une plume, un collier de coquillage, des scarifications suffisent à couvrir le corps et se reconnaître dans son groupe ethnique et culturel. Orné, le corps devient parure. En Europe, à partir du XIVe siècle, l'habit se modifie rapidement par le développement, les échanges commerciaux, les progrès techniques. En Amérique, les techniques vestimentaires sont très diverses et sophistiquées, comme en Europe. **« Le vêtement possède [...] une valeur particulière puisqu'il est porté sur le corps. S'habiller, c'est prendre possession d'un objet en le posant sur le corps et en s'en parant. L'habillement est un signe à la fois visuel et physique de l'appartenance sociale et de l'identité culturelle . [...]**

Dans la société de l'Ancien Régime en France hexagonale « Ce qui importe, c'est le regard de l'autre sur soi. L'apparence physique répond à un certain nombre de codes qui permettent de lire par le regard l'origine sociale de chacun. Ces codes régissent la manière de se tenir, de marcher, la façon de parler, de se laver, de manger et de se vêtir. L'habillement, réglé de manière très stricte, est organisé comme un code social : en indiquant l'état, le rang, l'âge et le sexe de l'individu ». (Chaffray, 2008).

Le corps paré devient lieu privilégié pour exposer des objets et joue un rôle fondamental dans l'expression des identités culturelles et l'appropriation d'artefacts venus d'ailleurs. **Depuis longtemps les vêtements circulent entre peuples : «Au XVIIIe siècle, le vêtement est l'un des produits les plus échangés entre Européens et Amérindiens.** Il constitue donc un terrain prometteur pour observer les transferts culturels et les effets des objets sur le lien social et, a fortiori, sur la relation coloniale. » (S.Chaffray, 2008).

Les liens établis entre Français et Amérindiens au Canada nous permettent de mieux comprendre l'appropriation des codes culturels de l'autre et de faire le lien avec l'exposition de Miquel Dewever Plana. **« D'une façon générale, le changement vestimentaire paraît avoir été très tôt un objet de conflits sociaux et idéologiques, étant considéré tantôt comme ouverture, renouvellement, progrès, tantôt comme transgression, impiété, snobisme ou décadence. »** (Burgelin, Besnard, 2017)

Deux types de vêtement sont présentés dans l'exposition de Miquel Dewever-Plana, pourtant il n'y a pas de vraie césure entre les deux. De part et d'autre les objets sont appropriés... Cependant notre regard sera différent selon la tenue portée par la personne que l'on observe.



Sitip Asaukili et son fils Stivenson



28 ans | 7 ans Wayana Village de Taluen

Portraits extraits du livre « D'une rive à l'autre » de M. Dewever-Plana 2017

QUESTIONNER L'OPPOSITION ENTRE TRADITION ET MODERNITE

Les cultures sont dynamiques et vivantes, les hybridations ont toujours existé, d'autant plus dans la société globalisée actuelle. La majorité des cultures amérindiennes d'Amazonie, ont vu leur mode de vie se transformer, et parfois à un rythme très soutenu sous le joug de l'extérieur.

En Guyane, durant la première moitié du XX^{ème} siècle, tous les Amérindiens portaient le *kalimbe*, pour les hommes et la *kamisa* pour les femmes pour se couvrir le bas. Le haut restait torse-nu en général. Dans les communes isolées en contact assez tardivement avec l'appareil d'Etat (années 50), le *kalimbé* est de mise jusqu'aux années 90. Il y a eu ensuite une période de transition influencé par les nombreux échanges avec les populations avoisinantes (scolarisation à Cayenne, télévision en 1998...). De nos jours, les tenues traditionnelles restent essentiellement des tenues de fêtes, de représentation ethnique...

Depuis le début de la scolarisation (1955), dans les villages amérindiens du Maroni, les enfants portent tous la *kamisa* ou le *kalimbé* pendant leur scolarisation jusqu'au CM2. Ce consensus a été discuté entre les villageois, les autorités coutumières et l'Education Nationale. Cela change depuis peu, à l'ouest de plus en plus de jeunes en CM1 et CM2 mettent des vêtements manufacturés. Sur le Maroni et l'Oyapock, dès le collège, les jeunes s'habillent comme leurs camarades d'autres cultures en survêtement, jean, basket etc.



Enfants Wayana sur le chemin de l'école en kalimbé et kamisa à Taluen (DR), Anuktatop



*Journées des peuples autochtones Cayenne, 2016,
(photo : Anne-Marie Schoen)*

Concernant les adultes, à l'ouest, sur le Maroni, le vêtement traditionnel n'est porté que par quelques rares anciens. Beaucoup mettent leur tenue d'apparat lors d'une visite officielle ou lors de la « Journée des Peuples Autochtones ».

A l'est, on porte parfois un tissu imprimé plutôt que du tissu rouge. En Guyane, dans les communes isolées du sud, les amérindiens circulaient torse nu, mais au sud-ouest, à part quelques hommes, cela devient rare, l'évangélisation et le contact avec le littoral ont bouleversé les us et coutume.

Le rouge et les habits d'apparat amérindiens dénotent parfois un aspect revendicatif des premières nations. Pour réclamer leur territoire ou leurs droits¹, le rouge chez les jeunes autochtones de toute la Guyane et les vêtements autochtones pour les plus anciens sont portés lors d'épisodes de négociation avec l'état ou de représentation auprès des institutions française.



*Yanuwana Tapoca, Cayenne, mouvement social 2017
(photo : David Crochet)*



*Groupe d'habitant Wayana de Maripa-Soula,
mouvement social (DR Coll. Lawa)*

Comme Alexis Tiouka, *Kali'na* de l'ouest le précise :

« On pense souvent que l'Amérindien, c'est celui qui vit de manière traditionnelle, en dehors de la société de consommation ; qui vit avec la nature, la respecte, qui se nourrit de la forêt, qui joue au tambour et qui connaît les plantes médicinales... Nos ancêtres vivaient ainsi et certains Amérindiens vivent encore aujourd'hui comme cela. Mais les Amérindiens ont aussi évolué avec le temps, avec la société dans laquelle ils vivent. Etre amérindien aujourd'hui, c'est vivre avec son temps, s'adapter à son environnement et ses évolutions. C'est finalement ce que les Amérindiens ont toujours fait : s'adapter à leur environnement. » (Ferrarini, Tiouka, 2017) Comme le mode de vie, le vêtement change et s'adapte avec l'époque et le contexte.

Observez les détails dans les photographies de l'exposition...les matières naturelles : coton, plumes, mais aussi perles de plastique, qui, tissées sur des ceintures, dessinent des symboles, généralement d'animaux. Par exemple, dans le cas de la parure portées par Tí'iwaj Lucie Couchili, on distingue les motifs de sa ceinture

¹ Limités par l'absence de signature de la convention 169 de l'OIT (Convention relative aux peuples indigènes et tribaux) qui donne des droits spécifiques aux autochtones. <https://la1ere.francetvinfo.fr/guyane-quoi-consiste-convention-169-oit-reclamee-peuples-autochtones-459269.html>

qui se portent au-dessus du *Kalimbe* (pour les hommes chez les Wayana) ou des tabliers sur les *Kamisa* (pour les femmes).

Les ceintures d'hier se transforment, le métissage des cultures donne de nouvelles formes aux parures des nations amérindiennes de Guyane. Les parures réalisées avec des perles en plastique sont, quelquefois, considérées comme traditionnelles. Alors qu'elles sont aujourd'hui issues de la pétrochimie, les perles étaient autrefois en verre et provenaient des européens. Les perles originelles étaient en matières naturelles, fruits à coque, etc.

Le tissu rouge que l'on voit dans les photographies vient, à l'origine, de Hollande. Auparavant il s'agissait de coton blanc tissé. Les Teko reviennent actuellement, au coton blanc notamment pour les représentations. Au XVIIe s. les Kali'na portaient une coquille ou une écaille de tortue tenus avec un fil (Thomas, 2011). **Les traditions changent, et dans le temps et elles se transformeront probablement encore.**

DE LA PUDEUR ET DE LA HONTE TRANSMISE

Il est important de mettre en lien les textes et les photographies proposées dans l'exposition « Double Je » de Miquel Dewever-Plana. Dans un certain nombre de textes la notion de honte revient sans qu'il soit vraiment question de vêtements.

Le choix, si toutefois cela en est un, dépend du contexte. Les jeunes qui vont faire leurs études sur le littoral ne peuvent porter le *kalimbe* et la *kamisa* en ville et doivent se conformer aux codes vestimentaires en vigueur.

Nous pouvons mettre en parallèle une étude sur les liens entre Amérindiens et Français en Amérique du Nord : « Cachant les parties génitales, le brayet permet de relativiser les remarques des voyageurs concernant l'impudeur des Amérindiens. Comme l'a expliqué l'anthropologue Hans Peter Duerr, le sentiment de pudeur n'est pas exclusif à l'Occident : toutes les sociétés établissent des règles qui fluctuent selon les époques afin de régir les pratiques vestimentaires et de séparer les espaces entre les hommes et les femmes. En raison de sa légèreté et de l'incapacité des Européens de concevoir un sentiment de pudeur chez les Amérindiens, le brayet est souvent associé à la nudité dans le discours des voyageurs. » (Boyer, 2009)

On note dans cet extrait, la dévalorisation des Amérindiens.

On peut ajouter qu'au contraire « ces peuples sont très réservés » et ne montrent pas en public tout ce qui a rapport avec le sexe (Thomas, 2011).



Représentation des amérindiens au 18ème

Ces représentations perdurent, leur associant soit une image d'Epinal soit une image de « sauvage » soit de « civilisé ». Ce que dit le témoignage de Kindi Opoya de Taluen dans le livre « D'Une rive à l'Autre de Dewever-Plana » qui accompagne l'exposition « Double Je ». Bien évidemment, **la nudité est perçue différemment selon les cultures et les climats.**

Des évènements comme la *Journée des Peuples Autochtones*, permettent peut-être à la société de changer de regard. Il s'agit alors de se vêtir fièrement de sa tenue traditionnelle. En Guyane, les Amérindiens ont longtemps été assignés à l'identité du sauvage, qui certes connaît la forêt, mais ne pourra évoluer dans un autre milieu. Les jeunes diplômés amérindiens et les personnes impliqués dans la société civile (comme les *Jeunesses Autochtones*), mettent les habits traditionnels à des fins de revendication, ce qui a pour impact une valorisation de leur identité.

« [...] Ne leur proposerait-on que ce choix : revêtir encore et toujours les habits du « sauvage » ou du « primitif » dont l'Occident colonial les a affublés, mais dont ils ne veulent plus, ou accepter de s'évanouir comme peuples, et voir disparaître leurs cultures, dès lors reléguée au Musée ? » (Collomb, 2012).

N'est-ce pas un choix cornélien qui s'impose aux Amérindiens ?

LES PARURES DU QUOTIDIEN

L'homme, depuis la nuit des temps, a toujours modifié son apparence corporelle. Dès 1869 Gottfried Semper note :

« Le fait d'orner est en effet un très étrange phénomène de l'histoire culturelle ! Il appartient en propre à l'homme, et est peut-être la chose la plus ancienne dont il a fait usage. Aucun animal ne se pare. La corneille paradant avec des plumes d'autres oiseaux est comme on sait une chimère. »

Cette citation reflète la pensée véhiculée par les ethnologues et historiens. **Dès l'origine, l'homme quitte l'état de nature pour entrer dans la culture, il modifie son apparence et son environnement : l'art (et sa première manifestation, la parure) n'est autre qu'un marqueur d'humanité.** Les parures à même la peau ont pour rôle d'embellir, de susciter l'attraction sexuelle ; elles servent à signifier une appartenance religieuse, ethnique, par exemple par un pendentif. Parfois, cette appartenance se signale par la parure ou les accessoires. Les personnalités sont reconnaissables à des attributs particuliers comme les coiffes de plumes des chefs amérindiens, les torques chez les Celtes etc. Une parure affiche le statut social, conjugal, hiérarchique ou religieux : alliance du mariage, galons de l'armée, bague de l'évêque ou couronne du roi. « En France, la couronne jouait un rôle de premier plan lors des sacres, ce qui illustre l'usage rituel de la parure, connu dans de nombreuses sociétés. » (Golsenne, 2011).



Tablier Wayana mis sur la Kamisa (collection Musée des Cultures de Guyane)



Maquillage rituel forum social mondial (CC)

Dans le cas de la nudité de certains amérindiens, la pilosité, les cheveux, et leur entretien devient parure. En effet, d'anciens témoignage expliquent l'épilation systématique chez les amérindiens d'Amazonie tant chez l'homme que chez la femme. (Thomas 2011). Aujourd'hui, cette pratique perdure.

WAYAPI : PEINTURES CORPORELLES

De manière générale, les Amérindiens utilisent la peinture corporelle ou faciale pour les guerres, la beauté, la protection, les rituels religieux ou la magie, avec les éléments disponibles dans leur environnement. (Thomas, 2011) Le Kusiwa, c'est à dire les tatouages Corporels et la zoomorphie chez les Wayapi sont Inscrits en 2008 (3.COM) sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité.



Exemple de peinture corporelle
Kusiwa Wayãpi; Amapa Brésil
(Unesco, 2008)

Quelques motifs Wayãpi (Déléage, 2007)

«Les motifs de cet art graphique, appelés *kusiwa*, sont tracés à l'aide de résines odorantes mélangées à un pigment végétal rouge extraite d'une plante, le roucou, et d'un autre le Genipa. La complexité du *kusiwa* est telle que le niveau technique et artistique nécessaire pour maîtriser l'art du dessin et préparer la peinture ne peut être atteint, selon les *Wayãpi*, avant l'âge de quarante ans. Les motifs récurrents sont le jaguar, l'anaconda, le papillon et le poisson.» (UNESCO, 2008). Ils évoquent la création de l'humanité et s'inspirent des nombreux mythes de création.

« Ce graphisme corporel, étroitement lié aux traditions orales amérindiennes, revêt de multiples significations socio-culturelles, esthétiques, religieuses et métaphysiques. Le *kusiwa* constitue, de fait, la structure même de la société *wayãpi* et sa signification va bien au-delà de sa dimension artistique. Ce répertoire codé de connaissances traditionnelles ne cesse d'évoluer grâce à un renouvellement constant des motifs, par réinterprétation ou invention. » (UNESCO, 2008)

Nom du motif	Wajãpi
Serpent	
Arête de poisson	
Papillon	
Carapace de tortue	

Les Wayãpi, comme la plupart des Amérindiens amazoniens ont pour tradition les peintures corporelles à partir de plantes, fruits, graines... Ils utilisent notamment :

Le roucou, *Bixa orellana* (photo Wikipédia, Licence CC) est une plante très odorante. Les graines de ce fruit, une fois séchées et allongées d'eau donnent une jolie peinture rouge. En dehors de l'aspect esthétique, cela protège du soleil et des insectes. Pour les Amérindiens, porter du roucou revient à porter un vêtement. En cuisine il sert de condiment, et dans l'industrie alimentaire, pour colorer la croûte de certains fromages comme, par exemple la mimolette.

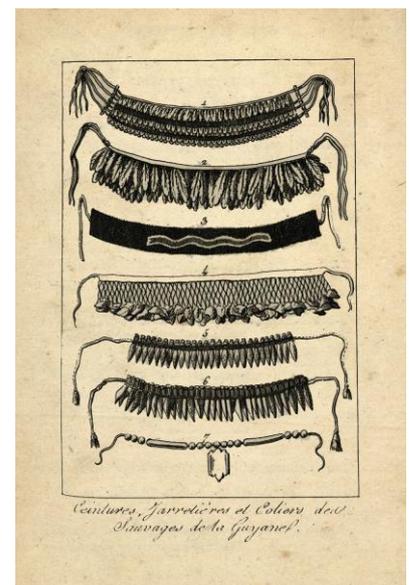


Le génipa, *Genipa americana* (photo du fruit avec l'aimable autorisation de www.jagwa.fr) est une plante dont le fruit donne un jus transparent. Ce fruit est utilisé dans toute l'Amérique intertropicale à l'arrivée des européens (Thomas, 2011). Appliqué sur la peau, il révèle, quelques heures plus tard, une teinte noire bleutée qui tient une à deux semaines, voire trois. Les Amérindiens tracent sur le corps des motifs d'animaux.

LE BIJOU

Le bijou est un signe de reconnaissance et marqueur d'identité très codé, révélateur des rôles et de leurs évolutions dans la société. En Occident, le bijou a eu la particularité d'être associé au féminin. Partenaire du corps de la femme depuis l'enfance, il est censé en accentuer, sans excès, la beauté et la sensualité tout en soulignant, en filigrane, une certaine infériorité.

Domination. La « féminisation » du bijou a une histoire récente : jusqu'à l'ère industrielle, il constitue, avec le vêtement, un attribut majeur du pouvoir masculin. Sorte de trophée, il rend manifeste une position supérieure, par sa taille et sa rareté. Par comparaison, seuls quelques rares bijoux masculins, bien identifiés, souvent fonctionnels, sont aujourd'hui totalement acceptés.



Un parent d'Amaïpoti Twenké, le Gran Man des Wayana et chef actuel du village de Twenké (Hurault, 1958)

Insoumission.

A contre-courant de la polarisation moderne imposant la distinction entre les deux sexes, le bijou est aussi l'un des modes d'expressions essentiels de communautés rejetant les conventions. A travers le détournement, l'accumulation ou la surenchère, il devient un équipement de tous les jours pour les dandys, les homosexuels, les hippies, les punks, les bikers, les gothiques, les rappers etc. (Musée d'Art Moderne, 2011). Les parures sont pourtant une norme pour les hommes dans les sociétés amérindiennes amazoniennes : perles, collier de miroir, bracelet, etc.

LE POUVOIR DE L'IMAGE ET LA POSE DU MODELE

La dualité est un des thèmes fondamentaux des mythes. Dans les thèmes récurrents de la littérature qui traite du monde amérindien, on retrouve souvent l'opposition.

Dans l'exposition, on semble percevoir que le sujet change d'expression selon ce qu'il porte. Est-ce l'émanation d'une perception différente de soi ? Nos yeux, sont habitués à catégoriser les personnes en fonction de leurs habits. Voient-ils une noble fierté dans l'Amérindien, conforme à notre imaginaire, tandis que, vêtu à l'occidentale, il est perçu comme quelqu'un de commun, voire d'emprunté ?



Capture d'écran, Pradal & al., 2016, Détail du dessin d'un Urubu chez les Wayanas (film de fiction)

Comme au Brésil, les Amérindiens de Guyane ont longtemps été assignés à l'identité du sauvage. « Les raisons de cette mise à distance deviennent compréhensible si l'on tient compte de ce qu'est être Indien pour les Mazaganenses : « *l'Indien mange de la viande crue, il n'a pas de vêtements* », « *on ne le comprend pas* », « *il est bizarre, féroce, paresseux* », « *c'est un animal de la forêt* » (*bicho do mato*). L'Indien, déclarent-ils en substance, est différent d'eux par la langue, les coutumes et l'habitat. Or, cet ensemble de traits tend à caractériser ce qui serait le pôle opposé d'une humanité qui parlerait la même langue, mangerait des aliments cuits et habiterait dans des villages reculés. **La représentation de l'Amérindien en tant que « sauvage » vivant loin des bourgs, dans les « réserves », coïncide ainsi avec la figure de l'Autre par excellence : elle écarte toute possibilité d'imaginer un éventuel lien entre « eux » et « nous » et rend inconcevable une identification positive à l' « Indien ».** Il est certain que la population amérindienne a souffert des maladies et des guerres amenées avec le colonisateur. » (Boyer, 2009)

De plus, une séparation se fait entre homme nu et habillé. C'était un des critères pour les colons pour déterminer le « degré de civilisation ». Au XXe s. Levi Strauss, bien loin de cette pensée ethnocentriste, « démontre que la nudité est loin d'être un acte anarchique ou bien exhibitionniste [mais] au contraire un mode de pensée locale. » (Thomas, 2011)

Les graves difficultés sociétales que traversent les amérindiens (chômage, dépendance à l'alcool, suicide...) véhiculent une image négative. Cela conforte l'assignation identitaire européocentriste initiée par Christophe Colomb sur l'habit. Actuellement tout se passe comme si cette ancienne vision glisse vers l'adaptation à la performance dans la société actuelle. L'estime du groupe en est écornée, alors que tout montre dans l'histoire de ces peuples de la forêt une organisation sociale, une connaissance de leur territoire hors du commun, et que leur histoire est comme celle des autres peuples. **Adopter le vêtement de l'Autre ne donne pas tous les codes pour réussir dans la société de l'autre.**

« La parure habille le corps et dévoile l'esprit. Elle n'a pas seulement valeur d'ornement, elle a également une fonction identitaire, à la fois objet social et intime, parfois magique ou encore sentimental [...]. L'esthétique a une importance primordiale qui questionne notre identité et notre humanité. » (Extravagance, 2017)
Sur les photos, on remarque que la posture droite des Amérindiens en tenue traditionnelle tranche avec les poses plus détendues, voire lascive des femmes habillées à l'occidentale, comme une mise en scène du soi et de ce que l'on veut montrer.

HABILLEMENT, PARURES ET ROLES ASSIGNES

Comme du temps de la cour des rois, le vêtement est l'expression d'un mode de vie, d'un contexte.
«Mais il s'en faut de beaucoup que la fonction symbolique du costume puisse être réduite à cette seule accumulation de signes, révélateurs de la psychologie de l'individu ou de sa place dans la société» (Delaporte 1981). Il est ainsi une parure, le respect d'une pudeur, mais aussi une parole et un langage (Descamps, 1979).
La tenue est un discours muet que nous tenons aux autres afin de les avertir de ce que nous sommes et de ce que nous aimons.

Jérôme Thomas souligne que dès le XVIe siècle les européens sont frappés "par une variété d'apparence extraordinaire". Cette diversité si visible, correspondait aux différentes géographies, un Wayana sera habillé différemment d'un Mapuche au Sud du Chili en fonction des conditions climatique et géographique. Elle marquait aussi des organisations sociétales bien différentes entre elles. En Amérique comme ailleurs, les peuples se distinguent par l'habillement (ou la nudité) et par les parures. **La nudité est perçue différemment selon les cultures et les climats. Ces marqueurs culturels permettent aux peuples de se distinguer les uns des autres. Au sein de la même ethnie le corps ainsi transformé marque "des moments important et symbolique de la vie communautaire et individuelle : cycles vitaux, classes d'âge, calendrier rituel, rapport au cosmos..."** (Thomas, 2001)

En Europe, il indique le sexe, l'âge, les classes sociales mais aussi la profession. Il permet de transmettre un trait personnel, un état d'esprit : « triste/gai (neuf, coloré, soigneusement choisi, bien coordonné), pudique/érotique (court, collant, fendu, transparent), doux/violent (cuir, clouté, bottes), décontracté/strict (brillant, cher, propre, raide, non-froissé). » (Descamp, 1979) Finalement l'habit traduit une attitude sociale de son groupe de référence afin de s'affranchir de son groupe d'appartenance avec une panoplie (l'intégral ou le total-look) de la « romantique, gitane, petite fille, sportive, BCBG, baba-cool, minette, new-wave, fun. » (Descamp, 1979)

Le code des vêtements est parfois caché et souvent implicite « Ainsi ont pu être établis dans le détail les codes des matériaux, des formes, des couleurs et des décors. Par exemple, les significations de la fourrure ne sont pas celles du cuir, de la soie, de la laine, du lin, du coton ou des synthétiques. Le code des couleurs est mieux connu que celui des vêtements. La signification des couleurs s'enrichit de toutes les données de l'histoire, de la culture, de la religion ou de la politique. (vert était mal vu en Occident, couleur du diable, alors que c'est la couleur du prophète en Islam). **La mode ne serait donc pas futile. Sous cette apparence gratuite le vêtement et la mode sont déterminés par l'évolution des forces sociales et des techniques. On peut retrouver dans la tenue : l'art, l'histoire, la géographie, la politique, les échanges commerciaux, les langues, les religions, la littérature, la philosophie...**

LEXIQUE

Acculturation : «*Notion désignant les phénomènes complexes qui résultent des contacts directs et prolongés entre deux cultures différentes, entraînant la modification ou la transformation de l'un ou des types culturels en présence* (source : F. Gresle et al., Dictionnaire des Sciences Humaines, Sociologie et Anthropologie, Paris, 1994). Edouard Glissant développe à ce propos le concept de créolisation qui est une vision positive de de ces influences croisées (source : <http://www.edouardglissant.fr/creolisation.html>).

Altérité : Alors que les différences entre individus ou groupes sociaux sont infinies, sélectionner des caractéristiques - réelles ou imaginaires - perçues comme étant pertinentes pour désigner l'autre permet de s'en différencier et de créer entre « eux » et « nous » une frontière symbolique. Selon Angelo Turco, l'altérité est la « caractéristique de ce qui est autre, de ce qui est extérieur à un «soi», à une réalité de référence : individu, et par extension groupe, société, chose et lieu » (source : Définition de Turco. Lévy et Lussault, 2003, p. 58). Elle « s'impose à partir de l'expérience « et elle est « la condition de l'autre au regard de soi » (source : <http://www.cnrtl.fr/antonymie/alt%C3%A9rit%C3%A9>).

Assignation identitaire : Alors que chacun se définit en fonction d'un contexte ou d'éléments qu'il souhaite mettre en avant, l'assignation identitaire renvoie l'individu à une identité figée, en lui attribuant des traits physiques, culturels ou psychologiques propres à son groupe d'appartenance qu'il soit réel ou supposé.

Déculturation (de culture, d'après acculturation) : Perte de tout ou partie de la culture traditionnelle au profit d'une culture nouvelle. Dans le cas des Amérindiens de Guyane on peut utiliser le terme de déculturation plus adapté à leur cas.

Essentialisation : On parle d'essentialisation lorsque l'identité d'un individu se voit réduite à des particularités morales, des aptitudes intellectuelles ou des caractères psychologiques supposés immuables.

Racisme : Être raciste, c'est considérer que les différences entre individus - qu'elles soient physiques, culturelles ou morales - sont héréditaires, immuables et « naturelles ». Le racisme établit une hiérarchie entre des catégories d'êtres humains, qui peut se traduire en pratiques allant de la discrimination jusqu'à l'extermination de l'autre (source : Plusieurs définitions sont tirées de : Exposition Nous et les Autres, Musée de l'Homme, 2017).

Culture : La culture est l'ensemble des traits distinctifs, spirituels, matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe les arts, les lettres et les sciences, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances. Un socle identitaire est à la base d'une culture et sa transmission se manifeste par l'apprentissage de savoirs et de savoirs-faire, de règles et de pratiques, de représentations communes et d'imaginaires partagés par un groupe d'individus avec un ancrage dans le temps. Une culture possède une histoire. Elle vit des transformations, des mutations induites ou subies par l'évolution des sociétés et des influences des autres cultures en contact.

Groupe de référence : Groupe social pris comme référence par un individu. Le groupe de référence est ainsi porteur de valeurs, de normes de comportement qui peuvent avoir la préférence des individus par rapport à celles de leur groupe d'appartenance.

Groupe d'appartenance : Groupe social qui lie des individus par une idéologie, une culture...

SOURCES ET REFERENCES

BIBLIOGRAPHIE

- Serge Bahuchet et Jean-Marie Betsch, 2017, *L'agriculture itinérante sur brûlis, une menace sur la forêt tropicale humide ?*, Revue d'ethnoécologie [En ligne], 1 | 2012, mis en ligne le 30 novembre 2012, consulté le 12 novembre, URL : <http://ethnoecologie.revues.org/768>
- Boyer Véronique, 2009, *Passé portugais, présent noir et indécidable amérindienne. Un exemple amazonien (Amapá – Brésil) ?*, Autrepart, vol. 51, no. 3, pp. 19-36
- Olivier Burgelin, Philippe Besnard, « *MODE, sociologie* », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 13 novembre 2017. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/mode-sociologie/>
- Stéphanie Chaffray, 2008, *La mise en scène du corps amérindien : la représentation du vêtement dans les relations de voyage en Nouvelle-France*, Histoire, économie & société, vol. 27e année, no. 4, pp. 5-32
- Anne Charbonneau, Mai 2017, *dossier pédagogique Médusa bijoux et tabou*, Service culturel Musée d'Art Moderne de Paris http://www.mam.paris.fr/sites/default/files/documents/dossier-pedagogique-medusa_0.pdf
- Yves Delaporte, 1981, *Pour une anthropologie du vêtement*, Vêtement et sociétés /1, Actes des Journées de rencontre des 2 et 3 mars 1979 éditées par Monique de Fontanès et Yves Delaporte, Muséum national d'histoire naturelle, pp.3-13
- Pierre Déléage, 2007, *Les répertoires graphiques amazoniens*, in. Journal de la société des américanistes, 93-1, pp. 97-126
- Marc-Alain Descamps, 1979, *Psychosociologie de la mode*, PUF
- Hélène Ferrarini, Alexis Tiouka, 2017, *Petit guerrier pour la paix : Les luttes amérindiennes racontées à la jeunesse et à tous les curieux*
- Thomas Golsenne, 2011, *Généalogie de la parure*, in Civilisations, 59-2, pp. 41-58
- Jérôme Thomas, 2011, *Embellir le corps : les parures corporelles amérindiennes du XVIe au XVIIIe siècle. Antilles, Amérique centrale, Amérique du sud*, Paris, CNRS

SITE INTERNET

Unesco, 2008, *Les expressions orales et graphiques des Wayãpi*, <https://ich.unesco.org/fr/RL/les-expressions-orales-et-graphiques-des-wajapi-00049>. Texte concernant les habitants du Brésil qui s'applique aux amérindiens Wayãpi de Guyane

La convention 169 de l'Organisation Internationale du Travail
http://www.ilo.org/dyn/normlex/fr/f?p=NORMLEXPUB:12100:0::NO::P12100_ILO_CODE:C169